

Un itinéraire politique

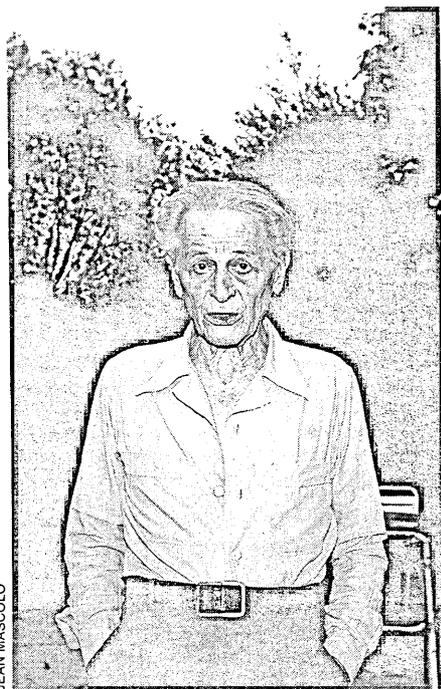
Avec Marguerite Duras, dont il fut le compagnon, Dionys Mascolo participa après guerre au groupe de la rue Saint-Benoît. Il rend ici compte de cette action politique.

PROPOS RECUEILLIS PAR ALIETTE ARMEL



DIONYS MASCOLO a rencontré Marguerite Duras pendant l'été 1942. Elle ne publie son premier livre que l'année

suivante en 1943. Elle est alors mariée à Robert Antelme et, grâce à son intercession, les deux hommes deviennent des amis très proches. Nul mieux que Dionys Mascolo (1) n'a pu décrire, avec un total respect et une grande pudeur, les relations unissant ce qu'il faut bien appeler, puisqu'en cette matière il n'est de terminologie que traditionnelle, les deux couples : Marguerite Duras envisage d'avoir un enfant de Dionys Mascolo et de divorcer de Robert Antelme mais elle reste très proche de son premier compagnon et la guerre puis la déportation de Robert Antelme retardent la mise en œuvre de ces événements. A partir de 1943, l'action et la politique prennent une grande importance dans ces vies réunies autour d'un appartement resté pendant très longtemps commun : Robert Antelme y réside bien au-delà de leur divorce, Dionys Mascolo continue à y séjourner jusqu'en 1964, bien après sa séparation d'avec Marguerite Duras, en 1957. D'autres, comme Edgar Morin, viennent y habiter. Georges Bataille y séjourne parfois alors qu'il est conservateur de bibliothèque à Orléans. C'est cette action politique commune, symbolisée par le nom de la rue Saint-Benoît où se trouve cet appartement, dont Dionys Mascolo rend essentiellement compte ici. En cette matière, son itinéraire et celui de Marguerite Duras fusionnent quasiment jusqu'en 1968. Par contre, les positions concernant les événements récents n'appartiennent qu'à Dionys Mascolo, toujours attentif à



JEAN MASCOLO

Dionys Mascolo en mai dernier.

la part de féminité que chaque homme porte en lui.

— Aliette Armel. *Après la guerre, plusieurs personnes réunies autour d'un même appartement, au 5 de la rue Saint-Benoît, ont formé une sorte de noyau d'action politique. On y retrouvait Robert Antelme, Marguerite Duras, Dionys Mascolo, Edgar Morin, Elio et Ginetta Vittorini, Jacques-François Rolland, Claude Roy et d'autres encore. Quelle était la caractéristique essentielle de ce qu'on a appelé « le groupe de la rue Saint-Benoît » ?*

— Dionys Mascolo. Le trait dominant, sans doute, c'est que nous n'étions liés à aucun parti, n'étions dépendants d'aucune revue, d'aucun journal, d'aucun mouvement de pensée reconnu. Ratta-

chés à rien, nous étions simplement un groupe d'amis habités par un esprit d'insoumission, de contestation sans réserve.

— *Mais cet esprit contestataire n'était-il pas fondé sur une commune désespérance dans le genre humain ?*

— Désespérance ? Je ne reprendrai pas ce mot à mon compte. Nous cherchions péniblement à avancer des exigences, même utopiques, en réponse à ce qu'il y a d'insupportable dans le monde réel. Nous étions en proie à un conglomérat d'exigences, de désirs et de besoins. Cela nous a conduits peu à peu à des tentatives d'intervention dans le monde tel qu'il est, donc nécessairement contestatrices de l'état de chose établi. Mais il ne s'agissait nullement de désespoir, lequel conduit plutôt à l'abstention, à chercher refuge hors du monde. Les retraits qui s'opèrent par mépris du monde sont le propre d'esprits religieux qui ne veulent pas courir le risque du péché. Notre risque correspondant, à nous, était celui de l'erreur, et nous acceptions pleinement de le courir. Non, nous étions très loin du désespoir.

— *Comment expliquez-vous votre adhésion, en 1946, en compagnie de Robert Antelme, puis de Marguerite Duras, au Parti communiste.*

— Petite rectification : l'amie Marguerite s'était inscrite dès avant la fin de la guerre, à l'automne 44. Notre adhésion avait le sens d'une tentative de réponse : l'idée communiste en réaction contre l'inhumanité qui venait de dominer le monde, contre cet inhumain de l'homme qui avait régné pendant plusieurs années. C'était un traumatisme tel qu'on ne pouvait pas se résigner à ne pas y chercher un remède, même hasardeux.

— *Vous avez écrit également que vous vous étiez retrouvés, après la guerre, « judaïsés ».*

— « Judaïsés », cela voulait dire sortis de l'inconscience, de la sécurité relative dont jouissent ceux qui ne sont pas menacés dans leur essence, comme le sont les Juifs. Dès la fin de la guerre, j'ai été scandalisé de n'avoir pas été tenté de hurler dans le métro, quand je me trouvais à côté de gens portant l'étoile jaune. Je l'avais admis, en somme, dans ma bêtise, mon insensibilité, je l'avais admis comme on admet de côtoyer des infirmes, des victimes d'accidents, comme on admet un malheur. Nous avons vécu dans cette inconscience, cette insensibilité toute une



COLL. PARTICULIÈRE

Dionys Mascolo (à gauche) en 1942 aux côtés de Marguerite Duras et Robert Antelme.

partie de l'Occupation. Notre intervention dans la Résistance a été tardive. Nous n'y sommes entrés qu'en septembre 43. Au début notre engagement n'avait même guère de contenu. En ce qui me concerne, il s'agissait plutôt d'un désir de valoriser l'aventure individuelle, de la charger de dangers. J'étais presque apolitique. Ce qui m'a vraiment sensibilisé, puis mobilisé, c'est la lecture que je faisais alors de *l'Histoire de la Révolution française* de Michelet. Michelet c'est le génie populaire. Nous avions eu jusque là des comportements détachés, presque aristocratiques, ce qui est sans doute inévitable tant que l'on est dans le solipsisme, dans le « Moi, moi, moi », le souci du destin individuel primant alors le sort du genre humain.

— Mais comment se charger du genre humain sans tomber dans la tentation du pouvoir ?

— A moins d'être détournés en un sens opportuniste, les propositions ou mots d'ordre qui s'inspirent du marxisme ou du génie libertaire ne visent aucunement une recherche du pouvoir : ils sont une contestation de tout pouvoir politiquement affirmé et s'ils s'accompagnent d'action, il s'agira d'action de sens négatif. Cela revient à nier ce qui existe plutôt qu'à promouvoir un nouvel ordre, même communiste. Dès notre entrée dans le Parti, Robert et moi, nous avons été tenus pour des contestataires, des opposants de l'intérieur. Si le Parti avait été victorieux, il y aurait eu bientôt une lutte à mort entre certains de ses membres et nous. Ce n'était pas exactement de la camaraderie.

— Certains, comme Adorno, ont dit la difficulté de s'exprimer après Auschwitz. Avez-vous éprouvé cette tentation du silence ?

— Notre démarche a été inverse. Le traumatisme, la découverte de la Shoah, de l'extermination, nous ont justement fait sortir d'un silence relatif. On peut être écrivain et rester silencieux à cet égard. On peut rédiger son petit poème dans sa chambre, sa romance d'amour, sans se soucier de ce qui se passe à l'extérieur. Au contraire, la tentation à laquelle s'est trouvé confronté Robert Antelme et dont on trouve l'expression dans la *Lettre à Dionys Mascolo* (2) est celle du tout dire : il craint d'être indécent, de ne plus savoir ce qu'il faut taire. Tout dire, c'est ce qu'il va faire, un an après, dans

« Dès notre entrée dans le Parti, Robert et moi, nous avons été tenus pour des contestataires »



JEAN MASCOLO

Dionys Mascolo en 1970 lors du tournage de *Jaune le soleil*. Au premier plan, Sami Frey et Nicole Hiss.

son livre, *L'Espèce humaine* (3).

— Mais justement, il n'a écrit qu'un seul livre.

— Il a dit, huit ou dix ans après, qu'il avait tenté d'écrire d'autres choses, mais qu'elles lui semblaient dérisoires : il n'avait plus de message à délivrer, de révélation à communiquer. « Si j'écrivais quelque chose, m'a-t-il dit en substance, ça ne pourrait être que quelque chose qui ressemblerait aux récits de Maurice Blanchot ». Et justement ces récits frôlent presque tous l'ineffable, des situations extrêmes ou des expériences limites. Robert Antelme aurait parlé de mort, de silence comme Blanchot, mais il en aurait parlé. Ce qu'il avait vécu était de l'ordre du sublime, il ne pouvait plus écrire qu'autour de quelque chose de sublime. C'est l'expérience même des camps qui l'a peut-être empêché d'écrire. Mais pas de parler : il l'a fait constamment au contraire, et toute sa vie, jusqu'à son accident. C'était un homme de dialogue. Quant à l'écriture, il éprouvait peut-être plus qu'un autre sa difficulté : si on commence à écrire on risque d'être en deçà de ce qu'on est déjà. Le cas de Heidegger, par exemple, est presque trop éclairant : c'est un être immonde en même temps qu'un grand penseur. Il est permis de mépriser tel ou tel écrivain si l'on s'avise qu'il n'est qu'un faussaire plein de talent et non dénué d'une certaine profondeur

de pensée, en raison de ses actes. Les actes sont plus révélateurs que ce que l'homme agissant peut dire de ce qu'il prétend penser lorsqu'il prend la posture de l'écrivain. Ce parti une fois pris entraîne une mise en condition, voire une mise en scène que l'on surprend quelquefois chez les plus grands. Ecrire à mes yeux est suspect. J'ai beaucoup plus confiance dans la parole, le cri de colère ou d'amour prononcé par quelqu'un que dans ce qu'il peut en délivrer après coup devant une page blanche. La popularité acquise par l'écriture fait peser sur l'écrivain le soupçon d'être devenu un acteur de lui-même se proposant à la foule, à la manière des hommes politiques, dans une perte totale de simplicité. Si cela peut satisfaire quelque pulsion de se mettre ainsi en scène, ce n'en est pas moins mentir, pour employer ce gros mot. Très peu d'écrivains cependant ont résisté à cette tentation. De Diderot à Hölderlin et de Hölderlin à Stendhal, il y a là des gens possédés par l'exigence de rester eux-mêmes dans leur simplicité première, leur naïveté, voire, pour le second du moins, dans leur niaiserie. Le cas de Hölderlin est en effet lumineux. Tous les grands intellectuels de l'époque — Schiller, Goethe, Schelling, même Hegel — l'ont méprisé comme un simple d'esprit, un « innocent ». Il faut être une sorte de simple d'esprit pour ne pas falsifier son dire en se mettant à l'écrire, pour préserver dans l'écrit la simplicité dont on est capable ou que l'on est forcé d'avoir dans l'intimité du dialogue. Il n'est possible de n'aimer que les fous, que les folles en ce sens, ceux qui refusent d'entrer sur la scène de la vie lorsqu'elle est un théâtre. Peindre un tableau ou composer une musique n'est pas se mettre en scène : c'est délivrer quelque chose de son appréhension du monde, de la musicalité des choses ou de la morphologie secrète des objets : on les transpose en peinture parce que l'objet perçu par l'artiste n'est pas exactement ce qu'on le donne pour être. Il essaie par cette voie d'approcher du secret qu'il y a dans tout objet. La transformation par l'art n'est pas une mise en scène. La mise en scène est par contre le risque que fait courir l'écriture à tous ceux qui tentent d'écrire.

— Comment envisagiez-vous donc, dans ce contexte, l'activité d'écriture de Marguerite Duras ?

— Au contraire de l'apparence qu'elle peut donner aujourd'hui depuis qu'elle a atteint à un rassurement relatif en même temps qu'à la célébrité elle a été, au moins pendant douze ou quinze ans, dans la plus grande angoisse devant l'acte d'écrire, d'un scrupule extraordinaire. Pendant toutes ces années d'écriture incertaine d'elle-même, à partir de ce manque d'assurance, elle a fini par trouver un style, un langage à elle, à la fois sensible et véridique, un langage proche très souvent du langage parlé et d'une grande authenticité. C'est une écriture qui parvient à faire entendre au lecteur quelque chose de la musique dont la parole prononcée s'accompagne et qui manque d'habitude à l'écrit.

— Evoquant des épisodes de votre vie commune, vous avez employé à propos de Marguerite Duras l'expression d'« aveugle lucidité féminine ». Qu'entendez-vous par là ?

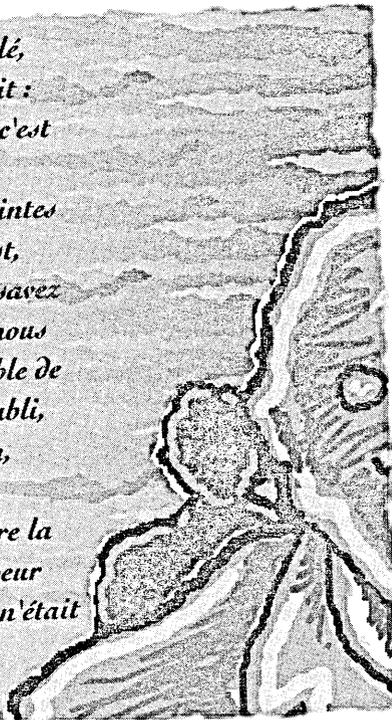
— Il était alors question du désir de maternité. En dépit de ce qu'il faut nommer notre sensibilité nihiliste, qui risquait de prendre forme idéologique

— nous étions contre le mariage, contre l'éducation, contre l'idée même de famille — il nous fallait bien admettre l'existence de ce qui est au cœur du génie féminin, et qui est la faculté de donner la vie. Mais l'« aveugle lucidité » en question va plus loin que cela. Tous les hommes qui auront été véritablement des créateurs, c'est-à-dire qui auront inventé quelque chose qui est destiné à demeurer, une œuvre donc qui vient s'ajouter à la nature pour devenir un objet du monde parmi tous les autres objets du monde, ceux-là sont gouvernés par ce qu'il y a en eux de génie féminin. La musique tout entière par exemple est un témoignage de la féminité humaine. Elle s'atténue, dis-

paraît tout à fait chez ceux qui acceptent de devenir des hommes du pouvoir, militaires ou entrepreneurs, P.D.G. ou petits cadres à attaché-case. Ils ont résorbé la féminité en eux pour se faire plus puissants, et se sont ainsi rendus non fécondables, non alourdis par une fécondité possible. Les créateurs, artistes, poètes, sont des gens qui ont en eux la faculté d'être porteurs, donc encombrés par quelque chose qu'ils doivent à un moment ou à un autre éjecter en dehors d'eux, dont il leur faut

L a g u e r r e

« Des gens ont parlé, ils avaient peur, ils ont dit : c'est le bruit des convois, c'est celui de la guerre. Ils voyaient dans les plaintes du vent des signes de l'Est, ces signes de mort, vous savez comme ils sont, comme nous sommes, dans quel trouble de nos esprits, dans quel oubli, toujours, de toute raison, comment nous sommes toujours prêts à rejoindre la caverne noire de notre peur des loups. Mais non, ce n'était rien, rien que bruits de la mer et du vent. »



(L'ETE 80)

accoucher. Le soupçon qui porte sur l'écriture tient justement au fait qu'elle peut devenir un acte trop volontaire et non plus un moyen de se débarrasser de ce qui vous engrosse. A cet égard, la lucidité vraie consisterait à comprendre qu'il ne faut pas tant chercher à rester libre, souple, svelte, dégagé mais qu'il faut accepter plutôt de subir une contrainte pour bénéficier d'avoir donné la vie comme un don que l'on aurait d'abord reçu : cela dit, ne mettons pas tout dans tout, la singularité féminine demeure. Ne serait-ce que fugitivement, et ce moment aurait-il été suivi d'oubli, comme un rêve s'oublie, toute femme est femme pour avoir à un moment ou à un autre de sa vie été

l'objet d'une annonce. Une telle expérience fait défaut même au plus inspiré des hommes.

— Pour en revenir à votre itinéraire politique, la guerre d'Algérie représente une étape importante. Par quelle nécessité votre engagement à ce propos était-il gouverné ?

— L'intervention dans la guerre d'Algérie était un acte que je qualifierais presque d'égoïste pour souligner ce qu'il avait de libérateur pour nous-mêmes. Il ne s'agissait pas, comme certains le préconisaient, d'un devoir moral, d'une nécessité d'ordre éthique : si une morale avait été là pour commander un devoir, les choses auraient été plus simples. Mais il s'agissait de l'affirmation d'un droit, d'un droit non encore reconnu : celui de ne pas opprimer, de ne pas obéir à l'Etat qui contraignait à devenir des oppresseurs. Le contingent avait été mobilisé, ceux qui avaient des fils voyaient leur enfant courir le risque de devenir des tortionnaires. Nous n'avons donc pas, dogmatiquement, parlé d'un devoir d'insoumission mais bien d'un

droit à l'insoumission. « Insoumission » enveloppait d'ailleurs un non-dit bien visible : la désertion.

— Matériellement, comment se sont manifestées vos interventions ?

— En 55, nous avons fondé le Comité des Intellectuels contre la poursuite de la guerre en Algérie. Cela a été l'occasion d'un rapprochement entre notre groupe et le groupe surréaliste. Breton s'est déclaré immédiatement d'accord. Il assistait à la réunion inaugurale du Comité. Il a même déclaré — c'est consigné dans les tracts collectifs surréalistes de José Pierre publiés chez Losfeld — : « le Comité contre la poursuite de la guerre en Algérie a permis aux surréalistes de sortir de l'iso-

lement politique où ils étaient confinés depuis la Libération malgré tous leurs efforts ». Le cercle de nos amitiés s'est ainsi étendu à eux.

Le Comité avait un bulletin mensuel où nous avons entretenu, par exemple, une longue polémique contre Soustelle, alors gouverneur général de l'Algérie. Nous avons été par ailleurs ce qu'on a appelé des porteurs de valise.

Le Comité a été dissous, à mon initiative, en 1957 : avec le soutien notamment de Jean Schuster et de Claude Lefort, nous avons en effet mis en demeure les membres du Parti communiste qui en faisaient partie de se déclarer sur le principe du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. L'armée rouge venait d'envahir la Hongrie, il était donc insupportable de compter parmi nous des gens du P.C., militant pour le droit du peuple algérien à disposer de lui-même et contre le même droit en Hongrie. Ce double langage a été dénoncé.

Ensuite, pendant six ou huit mois, nous avons essayé de donner vie avec Michel Leiris, Jean Duvignaud, Edgar Morin, à un éphémère Comité des Intellectuels Révolutionnaires. Georges Bataille y a participé. Cela a d'ailleurs été sa dernière tentative d'intervention dans la chose publique. Il était pour moi une sorte de maître à penser occulte. Mais à la fin de sa vie il était las, disait-il, de se tromper, comme il en est toujours en politique.

En 1958, de Gaulle prend le pouvoir. Je fonde avec Jean Schuster — du groupe surréaliste — une revue antigauilliste qui s'intitule *Le 14 juillet*. Dès la publication du premier numéro, Maurice Blanchot, qui depuis l'avant-guerre n'avait pas dit un mot de politique, m'envoie une lettre qui a été pour moi éblouissante : « Je veux vous dire mon accord. Je refuse tout le passé et je n'accepte rien du présent ». Ce fut le début de notre amitié.

C'est en 1960 que j'ai entrepris avec Jean Schuster de rédiger « La Déclaration sur le droit à l'insoumission ». Une trentaine de signatures étaient déjà acquises lorsque Maurice Blanchot a proposé de lui donner ce titre : il s'appelait antérieurement « Adresse à l'opinion », sans plus. Ce changement de titre a d'ailleurs provoqué des mouvements d'humeur chez certains : tels sont les petits aléas que l'on rencontre auprès des intellectuels,

“ On sort de cinquante ans
d'aberration lénino-stalinienne.
On est dans une enfance. ”



Dionys Mascolo en mai dernier.

sans pouvoir dire s'ils sont dus à une exigence de rigueur ou à une pusillanimité, ici devant le mot « insoumission »... Après cette Déclaration nous avons été une trentaine à être inculpés. A l'époque on se préparait sérieusement à une guerre civile. Pendant l'insurrection d'Alger, nous avons été quelques-uns à nous réfugier à la campagne pendant quelques jours...

Le troisième numéro du *14 juillet*, paru en avril 1959, publiait les réponses à une « enquête auprès des intellectuels », dont le questionnaire, établi par Maurice Blanchot, André Breton, Jean Schuster et moi-même, était un appel à la résistance contre le nouveau régime de la part des intellectuels. Cet antigauillisme était bien entendu toujours marqué par l'opposition à la guerre d'Algérie puisque de Gaulle c'était alors le « je vous ai compris » aux Pieds-noirs d'Algérie. En 68, le 5 ou 6 mai, nous devions de même appeler intellectuels et artistes au « boycott de l'ORTF » et nous avons fondé à la mi-mai le « Comité d'Action étudiants-écrivains » qui publiera à la fin de l'année un bulletin intitulé « Comité », à destination encore de l'intelligentsia. De nombreux textes, tous anonymes, de Maurice Blanchot par exemple, y étaient publiés.

— *Quelles sont vos positions en 1990 ?*

— Noël 89 aura été, certes, le plus beau

des Noëls. Mais je ne jouerai pas ici à l'analyste. Tout est très incertain, très aléatoire, on voit déjà tous les dangers qu'il peut y avoir dans le retour au capitalisme, la reconstitution de ce que l'on nomme l'économie de marché. Tout est très risqué. On sort de cinquante ans d'aberration lénino-stalinienne. On est dans une enfance. Les Roumains l'ont manifesté mieux que d'autres : il faudra une ou deux générations pour guérir de ce qu'ils ont subi. La révolution roumaine s'est accompagnée d'une falsification monstrueuse (Timisoara), d'une sorte de schizophrénie collective extraordinaire. Encore aujourd'hui, ils intentent des procès au nom d'un prétendu « génocide », par un contresens obstinément, fantasmatiquement répété. Avant cette révolution régnait une pseudo-idéologie, celle d'une classe privilégiée d'opresseurs qui se donnait pour l'expression de la volonté populaire. Le concept de bureaucratie policière est toujours valable pour caractériser ces sociétés monstrueuses. Il faut tout réinventer. J'espère simplement qu'il survivra quelque chose de l'idée jamais réalisée d'un socialisme démocratique. Mais on ne peut se permettre de formuler des propositions : autant on est en droit d'intervenir quand il s'agit de se libérer soi-même d'une oppression, autant jouer le rôle de conseiller en indiquant à d'autres quelle serait la voie de leur libération me paraît aberrant. La position de conseiller fait déjà appartenir à l'exercice du pouvoir alors que la seule intervention sûre de l'individu, du citoyen, en politique, ne peut qu'être essentiellement négatrice. Il s'agit d'être contre quelque chose d'existant en même temps que d'insupportable. Cela revient à tenter de dégager les voies vers un inconnu que l'on pourrait nommer l'« inconnu désirable ». C'est, en deux mots, contribuer à libérer l'imagination, l'inventivité humaine, en sorte que chacun se fasse à sa manière inventif au lieu de rester cloîtré et garotté. 89, 68 ce sont des moments de l'histoire où s'est trouvé momentanément réalisé quelque chose de cet avenir inconnu, où il nous a été donné de vivre un temps encore futur. □

(1) Lire *Autour d'un effort de mémoire*, Dionys Mascolo, éd. Nadeau, 1987.

(2) Ibid.

(3) *L'espèce humaine*, Robert Antelme, éd. Gallimard, 1979.